

Mercredi 11 mars 2026 — 18 h

Vidéo-conférence sur la plateforme Zoom

Pour recevoir le lien de connexion s'adresser à :

info@kairoskailogos.com

Francesca PENTASSUGLIO

Università degli Studi di Messina

(Italie)

**De l'ironie « pratique » à l'ironie verbale :
Socrate entre aveu d'ignorance et accusation d'imposture**

(argument)

La présente communication se propose de restituer les moments saillants d'une polémique antisocratique axée sur l'accusation d'« imposture » ou de « charlatanerie » (ἀλαζονεία)¹ et d'examiner le lien étroit que cette notion entretient avec la question de l'ironie (εἰρωνεία).

C'est à Aristophane qu'il revient d'avoir été le premier à formuler explicitement ce grief, qualifiant, dans les *Nuées* (100-104), les disciples de Socrate de bonimenteurs (ἀλαζόνες, 102) et mettant en scène Strepsiade se présentant lui-même comme narquois (εἰρων, 449) et hâbleur (ἀλαζών, 449) après le séjour au Pensoir qu'il escomptait effectuer.

Bien que l'on ne trouve pas dans la littérature socratique de textes répondant explicitement à une telle accusation, on peut cependant en déceler des traces indirectes dans certains écrits apologétiques. Si, chez Platon, l'« imposture » (ἀλαζονεία) n'est jamais associée à la figure de Socrate (cf. *Charmide*, 173 a-d ; *Gorgias*, 525 a ; *Hippias mineur*, 369 e, 371 a, 371 d ; *République*, VI, 486 b, 490 a), les *Mémoires* de Xénophon, en revanche, contiennent un examen précis, mené par Socrate lui-même (I, 7), de ce vice qu'est l'imposture (ἀλαζονεία) ainsi que plusieurs allusions qui semblent présupposer l'existence d'une telle accusation, reliées qu'elles sont à la façon de vivre (habillement, chaussures, etc.) de Socrate (I, 2, 5) et à ses allégations en matière de pratiques religieuses (I, 1, 5).

La figure d'un Socrate « imposteur » réapparaît explicitement dans le cadre de la polémique antisocratique épicurienne sur laquelle nous ferons porter notre analyse en nous appuyant, certes, sur ces antécédents, mais surtout à la lumière des élaborations conceptuelles que l'on trouve dans les ouvrages d'Aristote. Dans l'*Éthique à Nicomaque* (II, 7, 1108 a 19-23 ; IV, 7, 1127 a 13 – b 32) et dans l'*Éthique à Eudème* (III, 7, 1233 b 38-39), Aristote définit en effet la « vantardise » ou l'« arrogance » (ἀλαζονεία) comme le vice opposé à la « réticence », à l'« atténuation », à la « dissimulation », à l'« autodénigrement » (εἰρωνεία) et ne cite comme exemple

¹ Sur la traduction de ἀλαζονεία par « imposture », voir, entre autres : M. D. MacDowell, « The meaning of ἀλαζών », in E. M. Craig (ed.), *Owls to Athens. Essays on classical subjects presented to Sir Kenneth Dover*, Oxford, Clarendon Press, 1990, pp. 287-292 ; L.-A. Dorion, « Notes complémentaires », in M. Bandini – L.-A. Dorion, *Xénophon. Mémoires*, Livre I, Paris, Les Belles Lettres, 2000, pp. 169-171, note 323 ; L. Edmunds, « The Practical Irony of the Historical Socrates », *Phoenix*, 58, 2004, pp. 193-207.

paradigmatique de « railleur », de « persifleur », de « dissimulateur », « de feinte ignorance », bref, d'« homme ironique » (εἰρων) que le seul Socrate (*Éthique à Nicomaque*, IV, 7, 1127 b 25-26). En effet, si dans la critique épicurienne du caractère et de la méthode de Socrate l'« ironie » (εἰρωνεία) joue un rôle primordial — comme en témoigne Cicéron (*Brutus*, 292) —, certains témoignages vont cependant plus loin et tendent à rapprocher, voire à faire converger, les deux notions d'ironie (εἰρωνεία) et d'imposture (ἀλαζονεία).

Un passage du *Contre Colotès* de Plutarque (1117d1-9; cf. 1118d) est, à cet égard, particulièrement significatif. Plutarque y rapporte en effet une critique de l'épicurien Colotès à l'encontre de l'« imposture » (ἀλαζονεία) de Socrate en l'associant à sa profession d'ignorance, laquelle était traditionnellement interprétée comme une manifestation d'« ironie » (εἰρωνεία). De manière plus explicite encore, Philodème de Gadara, dans le dixième livre du traité *Sur les vices* (*PHerc.* 1008), décrit le caractère de l'« homme ironique » (εἰρων) en se référant constamment à Socrate (cf. col. 21.37–23.37), qu'il associe explicitement à la figure de l'« arrogant masqué » (ἀλαζών) (col. 21.37–38).

L'examen des critiques épicuriennes replacées dans le contexte des débats antérieurs et des polémiques qui faisaient florès à cette époque avec le scepticisme d'Arcésilas, permet d'aborder deux questions essentielles : d'une part, celle de la datation d'une certaine acception de la notion d'ironie (εἰρωνεία) et de l'éventuelle possibilité d'en faire remonter l'émergence à des témoignages pré-aristotéliens ; d'autre part, celle de l'attribution à Socrate d'une ironie « pratique » et non verbale — telle qu'elle a été théorisée notamment par Lowell Edmunds —, autrement dit d'une ironie qui tiendrait moins aux énoncés qu'aux comportements et au style de vie de Socrate tels qu'ils sont décrits notamment, et ce n'est pas fortuit, par Xénophon. Sur ces deux points, les analyses aristotéliennes semblent marquer un tournant conceptuel décisif qui constitue un moment charnière entre les présentations antérieures et les approches ultérieures. En effet, non seulement Aristote envisage déjà l'existence d'une forme « excessive » d'ironie (εἰρωνεία) susceptible de se rapprocher du vice opposé (*Éthique à Nicomaque*, IV, 7, 1127 b 29), mais il l'illustre en outre à l'aide d'un exemple — celui du vêtement des Spartiates — qui rappelle certains aspects de la tenue vestimentaire et du mode de vie de Socrate, auxquels font allusion — quoique avec des intentions opposées — tant Aristophane (*Nuées*, 102) que Xénophon (*Mémoires*, I, 2, 5).

Il en ressort une configuration théorique complexe pour ce qui est de la « place » qu'occuperait Socrate entre les deux vices que décrit Aristote. En effet, si Aristote érige Socrate en modèle d'une ironie verbale modérée et raffinée plus proche de la vérité (ἀλήθεια) et de l'« homme véridique » que de l'« imposture » (ἀλαζονεία) et de la « charlatanerie » (*Éthique à Nicomaque*, IV, 7, 1127 b 25-26), d'autres traditions présentent au contraire Socrate comme faisant lui-même montre de ce qu'Aristote considérerait comme une forme excessive — et non verbale — d'« ironie » (εἰρωνεία).

On comprend dès lors comment une convergence peut s'établir entre autodénigrement et imposture : chez certains, la dissimulation peut elle-même devenir ostentatoire — ainsi de ceux qui, vêtus de haillons, se font gloire de leur apparente pauvreté — et se muer en une forme paradoxale d'« imposture » (ἀλαζονεία). Cette convergence, à n'en point douter, est un réquisit indispensable pour comprendre l'évolution ultérieure de ces deux notions dans la polémique antisocratique développée par les épicuriens.